

Il faut une vie pour devenir écrivain

Yvon Paré

Number 154, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71751ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, Y. (2014). Il faut une vie pour devenir écrivain. *Lettres québécoises*, (154), 5-5.

Il faut une vie pour devenir écrivain

J'ai voulu devenir écrivain dès que j'ai su lire, «souffleur de mots» comme j'écrirais plus tard. Souffler sur les mots pour qu'ils gonflent et germent et portent la mémoire du vivant. Un désir inavouable, un secret jamais partagé. J'ai mis tant de temps à me dire écrivain. J'hésite encore. J'hésiterai toujours. Il faut peut-être une vie pour le devenir.

Je me suis longtemps débattu avec cette envie, la frayeur de tout rater, la peur de manquer d'être et de me flétrir comme une plante avalée par le gel si je ne prenais pas le bon sentier.

J'ai compris maintenant. J'ai déversé tant de mots dans mes carnets pour retrouver les empreintes de mon enfance.

Je suis né dans les baisseurs de février, la poudrière parfois si abondante qu'elle effaçait le monde. Les premières images qui ont marqué ma mémoire viennent d'un cheval qui allait lentement dans l'hiver, au milieu d'un champ vaste comme le monde. La vie alors se recroquevillait autour du poêle à bois. Nous aiguisions l'attente, découpiions le silence avec de longs ciseaux et quand nous devions sortir pour le bois de chauffage ou les bêtes dans l'étable, le ciel et le sol s'étaient soudés.

Écrire vient peut-être de ce besoin de mettre des taches de couleur dans cette blancheur. Je l'ai su à cinq ans quand, après une tempête, je me suis avancé dans la neige nouvelle en retenant mon souffle. Il fallait inventer un nouveau monde.

À l'école secondaire, il y a eu le théâtre. Je pouvais devenir un autre sur scène. Il était possible de parler en n'étant plus soi. Que j'aimais lancer ces répliques qu'il fallait mémoriser pendant des jours.

La peur aussi à dix ans de devenir un étranger. J'ai su très tôt que j'étais condamné à l'exil, à l'ailleurs avec mon amour des mots. Je devrais tourner le dos à mon village et à ma famille.

L'œil

L'histoire de l'œil. Je l'ai racontée dans *Souffleur de mots*. J'ai dompté mon œil croche en lisant toute la «Collection du Nénuphar» chez Fides. Et l'encyclopédie Grolier et la Bible et tous les livres reçus en fin d'année à l'école. Déjà lecteur clandestin, marginal. Ma mère n'aimait guère me voir perdre mon temps «le nez dans un livre».

Rimbaud, Verlaine, je les apprenais par cœur quand tout le monde dormait. Je cherchais à écrire sans savoir quoi écrire. Du théâtre peut-être. De la poésie. J'avais dix-huit ans, peut-être cent ans, vieux d'avoir tant rêvé. Et il y a eu quelques fragments, des bouts de phrases, un premier carnet plein de chiendent et de fantasmes. Une écriture d'occasion. Je le croyais avant de lire Julien Green et Anaïs Nin. Ma fascination du journal et des carnets remonte à ces premières tentatives.

Les livres

On me voyait enseignant. Je ne pensais qu'aux livres. J'ai songé à la bibliothéconomie. Fiches, méthodes de rangement, classements, catalogues. J'ai renoncé.



YVON PARÉ

Je devais être lecteur pour avoir droit au manteau de l'écrivain. Des nuits à suivre Raskolnikov, à me perdre dans les jupes de madame Bovary, à découvrir Knut Hamsun et Zola et Hugo et Cervantes et Hemingway et Caldwell et Steinbeck. Je voulais être Koutouzov, Stéphane Trophimovitch. Être écrivain, c'était avoir lu tous les livres, c'était connaître un monde différent.

Jean Le Maigre s'est approché en 1965 et les personnages des Roch Carrier, Anne Hébert, Jean Giono, Marie-Claire Blais, Victor-Lévy Beaulieu, Henri Bosco, Gabrielle Roy, Louis Hémon et Yves Thériault. Tous me ramenaient dans les ravages de mon village du Bout du Monde, dans les virées de mon père et de mes frères.

Le premier livre, *L'octobre des Indiens*, a été une manigance de Gilbert Langevin. Il a fait toutes les démarches et j'ai publié dans une belle innocence. Le rêve venait de m'avalier. Peu après, *Anna-Belle*, une chimère, me ramenait au village dans l'ivresse des mots et des lectures. Et Philippe Laforge, dans *Le violoneux*, avec sa double vie. Pour survivre, il cultive l'écriture et la musique en marge du village de Saint-Inutile. Il ne peut «être» que devant ses bêtes. Il représente bien mon déchirement d'alors. Cela explique aussi mon obsession à vivre en travailleur forestier pendant des années.

Et le journalisme, un autre accident. Un métier qui m'a collé à la réalité de mon pays, à sa géographie, à ses mythes et à ses fantasmes. Un long arpentage qui ne cesse de me fasciner, même quand toutes les frontières s'effiloquent comme dans *Le voyage d'Ulysse*.

Derniers mots

Il a fallu du temps, mais après une douzaine de publications, j'arrive à dire que je suis écrivain. Un souffleur de mots, un monteur de phrases. Il restera toujours une hésitation pourtant. Cette identité, il a fallu tant de mots, de lectures pour l'affirmer. Être écrivain marque une rupture terrible avec le monde qui m'a vu naître.

Je suis parvenu à être l'autre par mes romans ou la poésie, les essais et les récits de voyage, les nouvelles publiées à gauche et à droite, le conte qui s'acoquine avec Dieu et le diable pour se moquer de la mort et des maladies qui crochissent le corps et l'esprit.

J'ai encore besoin de bien des lectures et de ces petits carnets noirs que je remplis au jour le jour de mon écriture de fourmi pour protéger ce titre que l'on n'acquiert peut-être qu'à la fin de sa vie, en laissant quelques livres sur une tablette pour que la mémoire survive dans la blanche rumeur du temps. Peut-être que ce seront les derniers mots que je ferai graver sur une pierre de granit rose que l'on déposera dans le coin le plus éloigné du cimetière de mon village : Yvon Paré, écrivain.